

Le Centre Culturel Cinématographique présente

5^{ÈME} FESTIVAL DES MAUDITS FILMS

DU 22 AU 26 JANVIER 2013
À GRENOBLE

LE CINÉMA BIS
DE B À Z
+
RÉTROSPECTIVE
ET COMPÉTITION

SALLE JULIET BERTO
+ CINÉMA LE CLUB

www.festivaldesmauditsfilms.com

LE FESTIVAL

Un peu d'histoire: d'où vient l'idée fantasque d'un Festival des Maudits Films ?

De l'envie irrépressible de voir sur grand écran des films rarement / jamais programmés. Des oeuvres disponibles, parfois seulement, sur de vieilles VHS ou sur internet (nous parlons d'une époque pré-Hadopi). Avec un peu de chance, il était possible de trouver un DVD, à condition d'oublier alors toute version française, que cela soit en sous-titrage ou doublage.

Ainsi est né un Festival, tout en rétrospective, dans le but d'éviter cette frustration cinématographique.

Puis, un jour, un soir, au détour d'une discussion, on se rend compte qu'il existe des quantités de films qui n'arrivent jamais sur les écrans grenoblois (quand ce n'est pas l'impasse totale sur le territoire français). Pas des métrage des années 40, 50 ou 60, oubliés sur des étagères. Non. Des films de maintenant. On pourrait se poser la question de la distribution cinématographique dans l'Hexagone, mais au lieu de cela, nous avons préféré choisir quelques-unes de ces oeuvres – aux sujets divers et aux horizons variés – qui ont attisé notre amour et notre besoin de cinéma. Ce sont donc ces films "maudits" d'aujourd'hui, du moins dans leur distribution française, que nous vous proposons de découvrir où il se doit: sur grand écran et en compétition.

LE PROGRAMME

LA RÉTROSPECTIVE – Salle Juliet Berto

● MARDI 22 JANVIER 2013

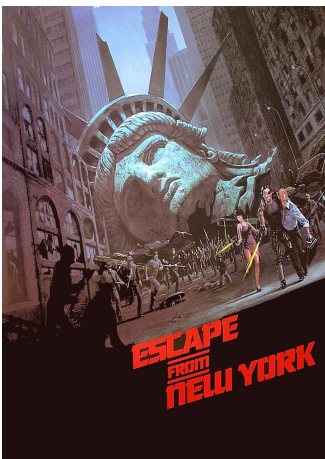
19h – Prémabule : *L'aspect mythologique du héros chez John Carpenter,*

présentation de Benjamin Cocquenet (culturopoing.com)

Napoleon Wilson, Snake Plissken, Laurie Strode, Michael Myers, McReady, Jack Burton, Nada, Jack Crow, Melanie Ballard... autant de noms que de héros qui s'épanouissent dans les oeuvres du cinéaste John Carpenter. Solitaires, souvent rétifs à toute forme d'autorité tout en, paradoxalement, la respectant, ces personnages sont souvent bien plus profonds qu'ils ne le paraissent au premier abord. Car ne devient pas un héros de Carpenter qui veut ! Benjamin Cocquenet nous explique en quoi et comment ces personnages sont devenus mythologiques.

Critique cinéma pour le webzine Culturopoing.com, Benjamin Cocquenet est un «sale gosse» de la cinéphilie bien-pensante d'aujourd'hui. Après une expérience douloureuse à la direction d'un multiplexe, il se consacre totalement à sa passion pour le cinéma de genre et d'exploitation. A travers différentes actions (aides à la création, conférences, interventions) au sein de la structure culturelle Plan B à Caen, il explore le cinéma sous toutes ses formes, ses genres et ses codes et surtout, il le fait découvrir autour de lui - et tout cela en préparant un ouvrage sur Roger Corman. Quoi donc de plus naturel pour le Festival des Maudits Films que d'accueillir ce passionné de contre-culture(s), grand défenseur du cinéma comme art populaire, pour nous faire (re)découvrir les héros de John Carpenter en prémabule à la soirée dédiée au personnage de Snake Plissken ?

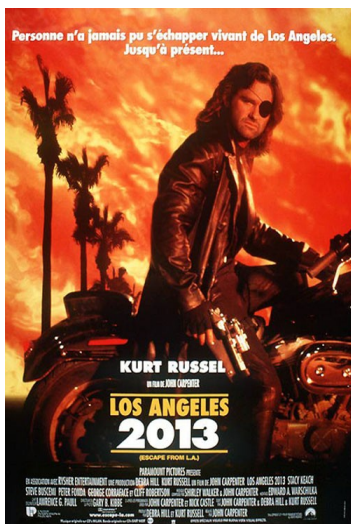
20h – Projection : *New York 1997 (Escape from New York, 1981), de John Carpenter*



En 1997, Manhattan est devenue une île-prison où les criminels sont livrés à eux-mêmes. Suite à un attentat, le Président des États-Unis se retrouve sur l'île. Un nouveau prisonnier est envoyé dans Manhattan pour récupérer le Président et sa mallette diplomatique. Ce détenu s'appelle Snake Plissken.

Après deux films dits «d'horreur» (*Halloween* et *The Fog*), Carpenter change de registre avec un film underground dans le cinéma de genre: le dystopique *New York 1997*, à la limite de l'anticipation. Le goût du réalisateur pour le western est ici bien présent. C'est l'Amérique de la cavalerie (les policiers) et des indiens (les détenus), sans oublier le cowboy solitaire, Snake Plissken. Personnage cynique devenu légendaire, repris dans les jeux vidéos (*Metal Gear*) ou autres films (*Kill Bill*), Plissken ne pense qu'à ce qu'il considère être sa seule et unique mission: sauver sa peau en toutes circonstances. Sur un scénario assez minimaliste, Carpenter signe un film qui est loin de l'être par sa portée cinématographique et politique. Pour la petite histoire, *New York 1997*, c'est aussi l'occasion de découvrir les effets spéciaux d'un débutant: James Cameron.

22h – Projection : *Los Angeles 2013* (Escape from L.A., 1996), de John Carpenter



Le tremblement de terre de l'an 2000 a détaché la ville de Los Angeles du continent américain. Le gouvernement exile dans cette nouvelle île tous les bannis de la société. A peine capturé, Snake Plissken est envoyé à Los Angeles pour récupérer, cette fois-ci, la fille du Président et une étrange boîte noire.

Snake is back ! John Carpenter réussit le tour de force de donner à son cultissime *New York 1997* à la fois une séquelle et un remake. Comme pour marquer le côté inéluctable du destin de son anti-héros, Snake Plissken ne découvre pas ici de nouvelles aventures mais vit une fois encore celles de *New York*. Le scénario, calqué quasi à l'identique, est plus sombre, plus noir. Les peurs énoncées par Carpenter dans *New York* se sont en partie réalisées, faisant craindre que celles émises dans *Los Angeles* le soient également. Perte de la liberté individuelle au profit de l'ordre, perte de la créativité au profit de la répétition. En plaçant son héros dans l'industrie des loisirs en ruines, Carpenter appuie le constat fait par Plissken: plus les choses changent, plus elles restent les mêmes.

● MERCREDI 23 JANVIER 2013

20h – Projection : *Le Mystère du poisson volant* (The Mystery of Leaping Fish, 1916), de John Emerson + *Les Poupées du diable* (The Devil-doll, 1936), de Tod Browning



Le célèbre détective Coke Ennyday est sollicité par les services secrets pour enquêter sur un milliardaire. Se faisant, le détective rencontrera une jeune fille, loueuse de bouées en forme de poisson volant.

Il y a presque cent ans, quelques énergumènes, aujourd'hui reconnus comme ayant été d'immenses scénaristes/réalisateurs/acteurs, s'unirent le temps de mettre en image cet Objet Filmique Non Identifié. Bien avant la censure hollywoodienne du célèbre Code Hayes, déferle ici sur un mode burlesque un cocktail explosif d'idées loufoques et subversives sur un rythme endiablé où alcool et drogue font bon ménage; une sorte de réponse au célèbre film de propagande *Reefer Madness: Tell Your Children*, avec vingt ans d'avance. Difficile d'imaginer derrière la caméra celui qui fera rêver toutes les américaines en donnant à Douglas Fairbanks le rôle de Derringer dans *The Americano* et les fera pleurer sur le triste sort de Mary Pickford dans *Less Than the Dust*. Douglas Fairbanks, le succès montant, prendra peur de son image dans ce *Mystère du poisson volant*; quant à Tod Browning, il continuera à écrire et réalisera ses propres histoires, pour le plus grand plaisir des spectateurs, cinéphiles ou non.



Le banquier Lavond, emprisonné suite à une machination, s'évade du bagne avec le «savant fou» Marcel qui a mis au point un procédé de réduction des êtres humains.

Si Tod Browning a atteint la gloire grâce à ses deux chefs-d'œuvre (*Dracula* et *Freaks*), on oublie trop souvent de se pencher sur ses pépites moins connues et pourtant tout aussi précieuses. Adaptation de *Burn Witch Burn !* de A.Merritt, écrivain connu comme étant l'une des inspirations de Lovecraft, *Les Poupées du diable* met en scène tous les thèmes fétiches de Browning (le macabre, l'inconnu, la maladie, les déformations physiques), tout en faisant preuve de son talent pour instaurer le malaise et la peur avec subtilité. La présence au scénario d'Eric Von Stroheim (*Les Rapaces*) y participe, ce dernier insufflant tout son sens de l'anti-conformisme et son envie pressante de ruer dans les brancards. *Les Poupées du diable* offre aussi l'immense plaisir de retrouver un monstre sacré des années 30: Lionel Barrymore, déjà dirigé par Browning dans *La Marque du vampire* et futur interprète de *La Vie est belle* de Frank Capra. A ses côtés, la jolie Maureen O'Sullivan (la Jane de *Tarzan*) offre tout son charme à ce film unique et atypique, tout comme l'était son auteur.

séance suivie d'une discussion animée par le Centre Culturel Cinématographique

● JEUDI 24 JANVIER 2013

20h – Projection : *Hercule à la conquête de l'Atlantide (Erocole alla conquista di Atlantide,1961)*, de Vittorio Cottafavi



Prévenu par un devin que de terribles événements sont sur le point de s'abattre sur la Grèce, le roi de Thèbes tente en vain d'unir les rois grecs. Devant leur refus, il part avec le héros Hercule et le nain Timotéo vers l'Atlantide.

Venez admirer l'un des plus célèbres «Hercule» des années 60, en la personne du sculptural Reg Park, qui incarna ce même rôle dans *Hercule contre les vampires* (Mario Bava). Plus subtil et expressif qu'un Steve Reeves pourtant plus connu, cet acteur anglais impressionnant campe un héros mythologique charismatique et dur comme un roc. Sa présence ajoute un bonus non négligeable à un film qui accumule les séquences d'anthologie (la bagarre dans la taverne !) écrites par le génial Duccio Tessari, déjà scénariste pour Sergio Leone (*Pour une poignée de dollars*) et lui-même futur réalisateur de quelques chefs-d'œuvre (*Les Titans*, *Un papillon aux ailes ensanglantées*). Cottafavi et Tessari ne se contentent pas d'appliquer les codes du péplum, ils y entremêlent du fantastique, de l'horreur et du western, créant une oeuvre unique et jouissive. Les amateurs seront ravis de retrouver au générique, Enrico Maria Salerno, habitué des films de Pasolini et doubleur officiel de Clint Eastwood dans la *Trilogie du dollar*.

22h – Projection : **Les Légions de Cléopâtre (Le Legioni di Cleopatra, 1959)**, de Vittorio Cottafavi



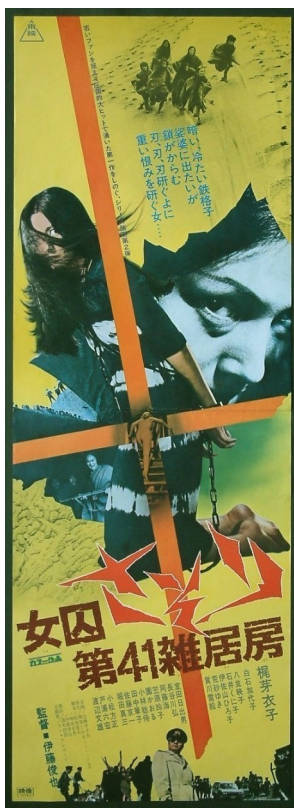
Vaincu par Octave-Auguste, Marc-Antoine se réfugie à Alexandrie pour préparer sa vengeance. Il espère qu'une alliance avec Cléopâtre lui donnera la victoire finale.

Moins virevoltant qu'*Hercule à la conquête de l'Atlantide*, mais tout aussi unique, *Les Légions de Cléopâtre* abandonne la mythologie fantaisiste chère aux péplums italiens, pour mettre en scène une fresque historique... tout aussi fantaisiste ! S'attachant (vaguement) à l'histoire de la plus légendaire des reines, *Les Légions de Cléopâtre* mêle des batailles impressionnantes et un érotisme brûlant, grâce notamment à la présence incandescente de Linda Cristal, vue dans *Alamo* de John Wayne. Vous repèrerez également le trop peu connu Ettore Manni (présent aussi au casting de *Hercule*...), acteur formidable ayant tourné pour les plus grands noms du cinéma italien: Antonioni, Comencini, Fellini, Risi et bien sûr, Duccio Tessari ! Un superbe drame antique, qui ne manquera pas de marquer les esprits !

séances en partenariat avec la cinémathèque de Grenoble

● **VENDREDI 25 JANVIER 2013**

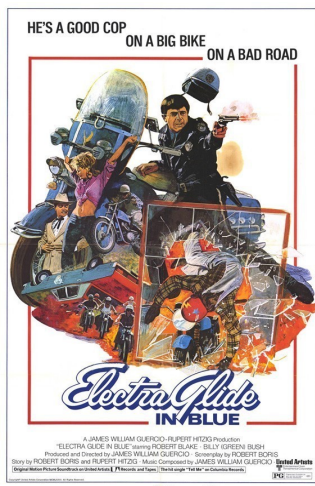
20h – Projection : **Elle s'appelait Scorpion (Joshuu Sasori: Dai-41 zakkyo-bô, 1972)**, de Shuniya Ito



Au retour d'une journée de travaux forcée, la rebelle Matsu, surnommée Sasori, s'échappe en compagnie d'autres prisonnières. Le directeur de la prison fera tout pour les retrouver, mortes ou vives.

Le sous-genre des « femmes en prison » a souvent été, hélas, qu'un prétexte vulgaire à des œuvres misogynes, dont naissaient que voyeurisme et racolage. Mais c'est à un tout autre spectacle que nous convie la prisonnière Sasori («scorpion» en japonais). Sous le talent combiné de son réalisateur, Shunya Ito, et de son incroyable actrice Meiko Kaji, la série des « *Scorpion* » est au contraire foncièrement révolutionnaire et assume des partis pris clairement féministes ! Deuxième volet de la série, *Elle s'appelait Scorpion* est aussi le plus populaire. Radical visuellement tout autant que narrativement, il offre un écrin à la hauteur du talent de son actrice, qui, dans un rôle quasi-muet, donne une interprétation imposante et inquiétante. Star du pinku pour la célèbre firme Nikkatsu, Meiko Kaji fut la représentante d'un grand nombre de rôles iconiques, telle que la fameuse *Lady Snowblood*, inspiration directe des *Kill Bill* de Tarantino... dans lesquels on peut entendre plusieurs titres des génériques de la série des « *Scorpion* » chantés par Meiko Kaji elle-même ! Voilà une boucle bien bouclée.

22h – Projection : *Electra Glide in Blue* (1973), de James William Guercio



Un policier réalise enfin son rêve : être nommé à la brigade criminelle. Son parcours solitaire sur les routes hostiles des États-Unis va le confronter à la réalité de la société américaine, mais avant tout à lui-même.

Pas aussi célèbre que *Easy Rider* ou *Vanishing Point*, *Electra Glide in Blue* est pourtant l'un des plus beaux bijoux de ces films de la contre-culture américaine, illustrant la fin de l'utopie hippie dans un portrait acide de l'Amérique de la fin des années 70. *Electra Glide in Blue* – du nom du modèle des motos utilisées par la police de l'époque – fut le seul et unique film du musicien James W. Guercio, malgré une présence en compétition du Festival de Cannes en 1973 ! Adulé par Gus van Sant, Vincent Gallo, mais aussi Rob Zombie, qui le cite très explicitement dans *The Devil's Rejects*, ce film étrange vous fera parcourir un pays

impitoyable en compagnie d'un anti-héros inoubliable (Robert Blake, l'homme mystère de *Lost Highway*), au beau milieu de décors grandioses filmés par le grand Conrad Hall (Butch Cassidy et le Kid, Les Sentiers de la perte). A mi-chemin entre le western (Sam Peckinpah n'est pas loin), la comédie, le drame et l'absurde le plus total, *Electra Glide in Blue* est un film rare qu'il faut redécouvrir de toute urgence.

24h – « La Séance de Minuit » : *Elmer, le remue-méninges* (Brain Damages, 1988), de Frank Henenlotter



Jeune homme tranquille habitué à sa routine, Brian se retrouve l'hôte d'une mystérieuse créature appelée Elmer qui lui injecte dans le cerveau une substance hautement addictive, dont il ne peut bientôt plus se passer. Mais cette addiction a un prix : Elmer ne se nourrit que de cerveaux humains. Brian doit lui en fournir sous peine de se voir privé de sa drogue.

Il n'y a pas que Martin Scorsese et Woody Allen à New York ! Inconnu du grand public, mais légendaire pour d'autres, Frank Henenlotter n'a réalisé que six films en 30 ans de carrière ! Après un *Frère de sang* (Basket Case) cultissime, *Elmer le remue-méninges*, son deuxième long-métrage, l'installe de manière irrévocable comme l'un des plus grands maîtres de la comédie d'horreur. Il faut dire que cette histoire de parasite au look on ne peut plus équivoque est riche en scènes toutes plus incroyables les unes que les autres, au mauvais goût assumé avec une jouissance rebelle. Assumant avec fierté l'étiquette de « cinéma d'exploitation » accolée à son œuvre depuis ses débuts, Henenlotter signe une comédie grinçante, métaphore noire (mais toujours drôle !) de l'enfer de la drogue, qui ne laissera personne insensible. A consommer absolument sans modération.

● **SAMEDI 26 JANVIER 2013**

15h – Rencontre / Dédicace avec Florent Fourcart autour de son livre *Le Péplum italien : grandeur et décadence d'une antiquité populaire* – Librairie Decitre.



De 1945 à 1965, plus de 180 péplums réalisés en Italie remplissent les salles de spectateurs toujours plus avides de sensations fortes. Parmi toutes ces aventures historiques ou mythologiques, beaucoup d'œuvres mineures, souvent très kitsch, mais aussi des trésors de mise en scène et des esthétiques baroques signées Sergio Leone, Mario Bava ou Riccardo Freda. Si *Le Colosse de Rhodes*, *Hercule à la conquête de l'Atlantide*, ou *Théodora, impératrice de Byzance* n'ont pas obtenu la même renommée que leurs cousins hollywoodiens, cet âge d'or du péplum n'en reste pas moins un des moments les plus intéressants de la cinématographique populaire italienne d'après-guerre et porte en son sein les ferments du western spaghetti naissant.

Avec *Le péplum italien - grandeur et décadence d'une antiquité populaire*, Florent Fourcart opère une véritable synthèse permettant de saisir le phénomène qu'a été le péplum italien et en reprend les grandes thématiques, explorant les liens qu'elle tissent avec le contexte socio- historique de l'époque afin de déterminer les lignes de force du genre et d'éclairer le sujet sous un nouveau jour.

Titulaire d'un « Master de Valorisation du Patrimoine cinématographique », Florent Fourcart est spécialiste de l'Histoire au Cinéma et, en particulier, du Péplum, auquel il a consacré de nombreux articles à l'occasion de collaborations avec les revues POSITIF et Ciném'Action. En 2011, il signe d'ailleurs la notice consacrée au genre dans le *Dictionnaire mondial du Cinéma* paru aux éditions Larousse. Il a également travaillé dans l'exploitation cinématographique et a participé à la conception de plusieurs documentaires dont *Mémoires du Cinéma français* de Hubert Niogret (2008) et *Darius Milhaud et sa musique* de Cécile Clairval-Milhaud (2010).

20h – Séance «Grindhouse» :

***Django, le proscrit* (El Proscrito del Rio Colorado, 1969), de Maury Dexter suivi de *Sukiyaki Western Django* (2007) de Takashi Miike.**

En ces temps où le nom de Django est sur toutes les lèvres, quoi de plus naturel que de se pencher sur ce personnage ? Voici donc deux «Django» atypiques à découvrir pour clôturer en beauté le Festival des Maudits Films et rendre hommage à celui qui pourrait être l'ancêtre de Snake Plissken.



Camargo, ancien chef de bande pistoleros devenu gouverneur au Mexique, compte sur son lieutenant et ami Django pour l'aider à faire régner la loi.

Surfant sur le succès du *Django* de Corbucci, le distributeur français décida de rebaptiser son *Proscrit du Rio Colorado*, « Django ». Mais que l'on ne s'y trompe pas, cette production espagnole est bien une création originale n'ayant rien à voir avec l'icône incarnée par Franco Nero. Incarné par l'acteur américain George Montgomery habitué aux westerns, notre héros anticipe le devenir du western spaghetti, tout en faisant la transition avec le modèle américain. Le point fort du film ? Un scénario créé par un expert du western, Eduardo Manzanos Brochero, qui signera également plus tard deux immenses classiques du giallo signés Sergio Martino : *La Queue du scorpion* et *L'Étrange vice de Madame Wardh*. Une vraie

curiosité.



Un mystérieux étranger arrive dans une petite ville déchirée par un conflit entre deux bandes rivales. Ces dernières sont toutes deux à la recherche d'un trésor caché. L'étranger décide de tirer parti du conflit en offrant ses services aux deux clans.

Voilà une œuvre que rien ni personne n'aurait pu prévoir : une « prequel » japonaise au classique de 1966 signé Corbucci, imaginée par l'un des cinéastes les plus fous et impossibles à suivre de ces dernières années: Takashi Miike. Et le résultat est aussi délicieusement improbable que l'on pouvait l'imaginer (ou le craindre ?). *Sukiyaki Western Django* est un hommage sincère, vibrant et coloré aux multiples influences de Miike, de Shakespeare à Tarantino (qui fait une apparition étonnante dans le film !), en passant bien entendu par le « spaghetti ». Le scénario, truffé de références jouissives, évoque aussi bien la *Trilogie du Dollar* de Leone que *Le Garde du corps* de Kurosawa, lui-même influence directe de *Pour une poignée de dollars*. La boucle est bouclée. Fou, riche et dense, *Sukiyaki Western Django* est un grand huit passant avec virtuosité de la comédie slapstick à la tragédie pure, en n'oubliant ni l'action déjantée ni l'absurde le plus total. Croyez-nous: vous n'avez jamais rien vu de tel.

LA COMPÉTITION – Cinéma Le Club

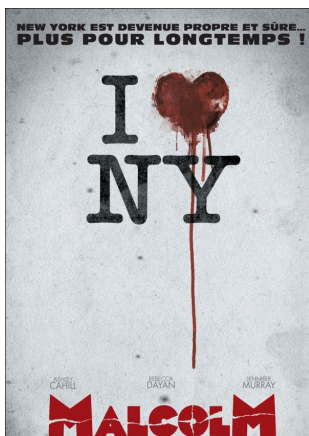
Allez, un peu d'histoire: d'où vient l'idée fantasque d'un Festival des Maudits Films ?

De l'envie irrésistible de voir sur grand écran des films rarement/jamais programmés. Des films disponibles, parfois seulement, sur de vieilles vhs ou sur internet (nous parlons d'une époque avant Hadopi) ou, en cas de chance, en dvd de zone inconnue mais il fallait alors oublier toute version française, que cela soit en sous-titrage ou doublage. Ainsi est né le Festival.

Puis, un jour, un soir, au détour d'une discussion, on se rend compte qu'il existe des quantités de films qui n'arrivent jamais sur les écrans grenoblois (quand ce n'est pas l'impasse totale sur le territoire français). Pas des films des années 40, 50 ou 60... Non, des films d'aujourd'hui. La question de la distribution cinématographique dans l'hexagone pourrait se poser, mais au lieu de cela, nous avons préféré en choisir quelques-uns - de sujets et

d'horizons divers et variés - qui nous ont vraiment touchés, interpellés. Ce sont ces films «maudits», du moins dans leur distribution française, que nous vous proposons de découvrir à la place qu'il se doit: sur grand écran ! Et pourquoi en compétition ? Ben, pourquoi pas ?

- mardi 22 janvier / 21h45 – **MALCOLM (USA, 2012)**, d'Ashley Cahill

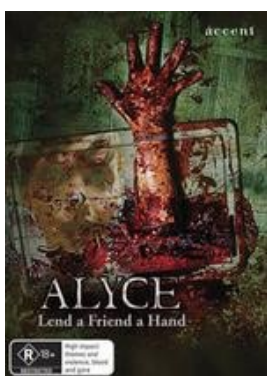


Sans aucun lien avec le héros de la sitcom choupinette des années 2000, ce Malcolm-ci est un pur hipster new-yorkais, hautain, arrogant, arty au-delà de toute raison, et prêt à tout – vraiment à tout - pour que son quartier chéri reprenne de son lustre bohémien d'antan...

Si l'amusant pamphlet réac' *God Bless America* vous avait laissé de marbre, et que le souvenir de *C'est arrivé près de chez vous* vous tétanise toujours autant, le premier geste cinématographique d'Ashley Cahill, gorgé de mauvais esprit et de vitriol, devrait vous ravir. Si en plus on vous dit que Kirsten Dunst est de la partie...

Avant première – interdit aux moins de 12 ans

- mercredi 23 janvier / 21h45 – **ALYCE (USA, 2011)**, de Jay Lee

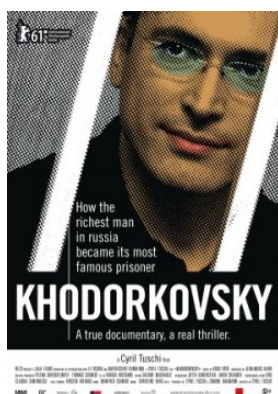


Alyce et sa meilleure amie Carroll embarquent dans une virée trash, de clubs undergrounds en prises de stupéfiants divers. La soirée se clôt par un horrible accident, à la suite duquel Alyce sombre dans une spirale infernale aux conséquences forcément funestes...

Responsable du pas terrible mais sympathique *Zombie Strippers*, Jay Lee se transcende littéralement avec cette perversion du conte de Lewis Carroll, située dans une Amérique cauchemardesque. Petits moyens mais foultitude d'idées, montage et réalisation en parfaite osmose, direction d'acteurs au cordeau : une surprise totale.

Inédit - int. -16 ans

- jeudi 24 janvier / 21h45 – **KHODORKOVSKY (Allemagne, 2011)**, de Cyril Tuschi



Ancien membre des jeunesses communistes, Mikhail Khodorkovski est devenu, au fil des évolutions fiévreuses de la Russie contemporaine, l'oligarque le plus fortuné du pays – avant d'être inculpé et incarcéré en 2003 pour escroquerie et évasion fiscale. Criminel économique ou élément perturbateur pour le pouvoir en place ? Cyril Tuschi enquête...

Documentaire implacable sur la mutation de la Russie depuis sa "reprise en main" par Vladimir Poutine, le film alterne témoignages contradictoires, échappées visuelles baroques (voir le somptueux premier plan, notamment) et reconstitutions en séquences animées, pour un résultat louvoyant avec insistance avec le pur thriller politique.

Inédit

- vendredi 25 janvier / 21h45 – **THANATOMORPHOSE (Québec, 2012)**, d'Éric Falardeau

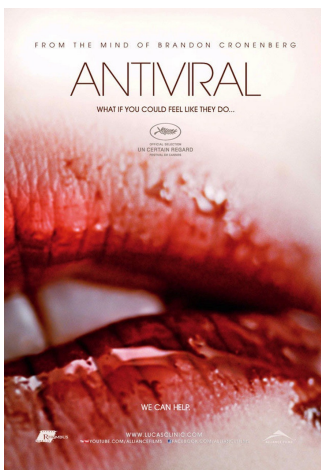


Dans l'intimité claustro de son appartement de Montréal, une jeune fille se rend compte que son corps se décompose. Plus elle lutte contre cette dégénérescence, et plus le processus s'accélère et fait d'elle un cadavre ambulant...

Le premier long-métrage d'Éric Falardeau n'est ni facile, ni aimable. Avec sa langue installée, il fait même redouter le cauchemar auteuriste total, avant que son atmosphère oppressante ne reprenne vite le dessus. Fusion charnelle d'un réalisateur qui sait comme personne triturer les zones interdites et d'une actrice investie à corps perdu dans son rôle, le film se dévoile au fil d'un parcours traumatique et tétanisant. Âmes sensibles, fuyez.

Inédit - int.-16 ans avec avertissement

- samedi 26 janvier / 21h45 – **ANTIVIRAL**, de Brandon Cronenberg



Une clinique spécialisée permet aux fans particulièrement hardcore de s'injecter les virus dont leurs stars préférées ont été les victimes. Syd, employé de la clinique et dealer de maladies à ses heures perdues, se retrouve infecté par le germe ayant eu raison de l'idole Hannah Geist .

Pendant que son papoune kiffe la vibe en limousine avec Robert Pattinson, le fiston Cronenberg, lui, défriche du côté du "high concept" scénaristique et d'une mise en scène tout en malaise sinueux. Obsession plastique, culte du cadre léché et du corps maltraité, Brandon ne devrait pas tarder à se faire un prénom .

avant-première